LA FEMME S'EN VA.

XX

Certes, à propos de l'égalité des deux sexes et des droits politiques de la femme dans notre société moderne et notre civilisation démocratique, on pourrait faire de bien beaux discours, qui seraient même très longs. La thèse est magnifique, les arguments ne manquent point, et le brillant paradoxe, avec des airs de grandeur, de générosité et de justice, peut y éblouir les plus sensés et y convaincre les plus sages.—Y aurait-il même paradoxe en la circonstance.

Car le sujet n'est plus nouveau et a cessé d'être étrange. Il n'étonne plus comme une hardiesse inouïe, et l'opinion publique, avec les penseurs, les philosophes et les moralistes eux-mêmes, s'est emparée de lui pour une solution sociale. Très nombreux sont aujourd'hui les avocats de cette cause. Des femmes supérieures, avec un rare talent d'éloquence et de persuasion, ont élevé la question bien au-dessus du ridicule et de la raillerie. Outre les romanciers de la fantaisie et les sycophantes du féminisme, des hommes et des écrivains très sérieux ont vu naître presque à la reconnaissance de droits devenus généraux et considérés aujourd'hui comme indispensables. Et s'il ne suffit que d'invoquer l'intelligence de la femme, son éducation actuelle, la place qu'elle occupe, le rôle qu'elle joue, sa participation plus ou moins directe aux affaires publiques, son affranchissement dans le domaine de la pensée, le talent de celle-ci, la science de celle-là, l'incontestable supériorité de beaucoup sur beaucoup d'hommes, etc., la cause est-elle difficile à gagner devant notre siècle de tout progrès ou de toute innovation ; et s'il reste encore quelques vieux préjugés à jeter à la mer, comme trop lourds ou comme honteux pour notre glorieuse civilisation, est-il vraiment besoin d'attendre plus longtemps, et si le vieux monde hésite, si la France n'ose pas, si l'Angleterre a peur, si l'Allemagne de Gretchen ne se souvient plus de la Germaine des temps de Tacite, l'Amérique de toutes les libertés, nouvelle en tout, dégagée d'un passé qui n'a plus de raison d'être, où la femme marche égale de l'homme et dans un respect rarement méconnu, où les femmes auteurs, conférencières et savantes ne peuvent plus se compter, l'Amérique, disons-nous, doit elle obéir à des considérations ordinaires, mesquines, d'un esprit étroit, indignes de son nom, de sa mission et de sa grandeur ? L'Amérique des Etats-Unis, du reste, n'est elle pas protestante, et le protestantisme, qui n'admet ni le directeur ni le confesseur, n'a-t-il pas certains affranchissements de pensée et d'action pour la femme moderne ou modernisée ? Puis, en nos jours de souveraineté populaire et de suffrage universel, quand il y a tant d'hommes illétrés, grossiers, vulgaires, ignorants, irresponsables, d'une moralité absente ou douteuse, qui jouissent d'un droit commun, pourquoi ce droit commun, souvent si mal exercé par l'homme, qui devient pour l'homme un objet de vénalité et un principe de corruption, resterait-il un privilège pour la femme ? La femme est-elle réellement indigne, et de quel droit la frapper d'incapacité et d'impuissance ? Non-seulement elle possède le tact du choix et l'intelligence du but, avec la probité et la conscience du moyen, se trouvent rarement sur les hommes jamais assez faux pour la tromper deux fois; mais encore, sans que ses jupes soient un sérieux embarras ou que son corsage provoque une inconvenance, la femme, une fois élue aux fonctions où la force musculaire n'est pas requise, peut s'asseoir convenablement sur un siège de législateur, monter à la tribune de la discussion, débattre à propos une question de morale ou de justice, voire de sciences économique, et rendre d'éminents services à son pays où la note masculine et monotone marque le plus souvent d'harmonie et d'humanité. Ces Parlements d'hommes sont communément peu généreux. Entre eux, d'ordinaire, les hommes ne valent pas grand'chose, et si la présence de la femme inspire du respect, cause une louable émulation pour le bien, elle ne vous permet pas d'être vil et misérable. Et s'il est permis d'hésiter encore quand il s'agit du pouvoir exécutif, si vous avez des doutes à l'égard du pouvoir judiciaire et de l'hermine à mettre sur les blanches épaules de la femme, nos mères, nos femmes, nos sœurs et nos filles ne doivent être ni égarées ou déplacées au Parlement où se font les lois et dans l'Assemblée où se débattent les intérêts, l'honneur et les destinées de la patrie. Il y a sans doute de méchantes femmes dans le monde, et l'on prétend même que ce ne sont pas les moins intelligentes; mais toutes les méchantes femmes ne seraient point élues et appelées à faire des lois, et si un Parlement en possédait quelques-une de cet ordre, jolies surtout—car une femme peut être jolie et méchante—le Parlement ne prendrait pas feu pour cela. C'est tout au plus si quelques députés français, de nature impressionnable, se battraient plus fréquemment en duel. Quant au mari et à la femme, ils ne pourraient être députés ou représentants en même temps. Il convient que l'un des deux reste à la maison pour la garder, surtout s'il y a des enfants à la mamelle.

Mais sachons tous, à propos de l'égalité des sexes, qu'il y a une merveilleuse histoire à écrire, celle de l'humanité dans la femme. Et cette histoire merveilleuse, écrite avec les œuvres de la femme, son action, sa puissance, son influence, sa pensée, son inspiration, sa passion et son individualité jamais passive, quoiqu'il en semble, montrerait le rôle vraiment actif et supérieur de la femme dans l'humanité. On verrait que l'homme, même quand il paraissait le maître, obéissait plus qu'il ne commandait et que la femme était en lui, derrière lui ou au-dessus de lui. Quand elle ne faisait pas elle-même, elle inspirait ou dictait comme Egérie. Avec Xantippe, qui n'était pas bonne tous les jours, elle enseignait la plus admirable patience au plus sage des philosophes de la Grèce. On la trouve à tous les temps, à toutes les époques, dans tous les pays et chez tous les peuples comme volonté agissante, visible ou voilée, mais certaine. Quand son action n'est pas éclatante, avec ces noms glorieux ou fameux qui jettent de grandes lueurs dans l'histoire des peuples et des nations et qui illustrent parfois des villes, des empires et même des civilisations, cette action est latente. La femme dort moins que l'homme et pense peut-être davantage. En tout cas, elle a plus d'imagination que lui. Et si certain vilain policier, dans nos jours très modernes, a dit qu'on trouvait la femme derrière toute tache, tout crime ou tout malheur, sans pourtant affirmer qu'elle soit autre chose qu'une cause occasionnelle ou accidentelle, on peut déclarer bien plus haut et bien plus sûrement, avec le présent comme avec le passé, que la femme est dans toute pensée noble, dans tout sentiment généreux et courageux, dans toute action où l'on peut admirer de la beauté, de l'héroïsme, du sacrifice et de l'amour. La femme ne tombe jamais jusqu'aux profondeurs d'où l'on ne se relève pas, et son cœur et sa foi, les deux ailes de sa nature supérieure, la ramèneront toujours à la lumière où l'on aime sous un nom ou sous un autre et qui, pour la femme, dans une indestructible espérance, se continue et s'idéalise encore dans un monde invisible, inconnu et mystérieux où l'on ne doit certainement parler ni politique ni socialisme, mais qui n'en est pas moins le monde de l'âme immortelle, des aspirations réalisées et de la félicité parfaite et complète, sans présence d'un sexe sur l'autre très probablement.

Mais les titres de la femme, dans notre monde imparfait, trop imparfait même, puisque l'homme veut y imposer la loi du plus fort ou du plus brutal, sont trop évidents et trop nombreux pour être sérieusement contestés. Il y a toute une iniquité mauvaise et cruelle, lâche aussi, à les mettre en doute. Ce n'est pas au dix-neuvième siècle, quelques années avant le vingtième, que le progrès humain, qui doit tant à la femme et qui n'existerait certainement pas sans elle, peut raisonnablement et décemment lui refuser le droit dont jouit présentement le dernier des ignorants politiques et qui fait souvent du plus laid des politiciens un représentant, un sénateur, un gouverneur et même un président de république.

Est-ce que sa beauté ne suffit pas ?

XXI

Oui, tout cela est fort bon, et si la plume était éloquente et brillante, d'un maître et non d'un vieil écolier, cela pourrait même être fort beau. Une plume gracieuse, sur ce sujet, aurait pu dire des choses agréables et charmantes.

Et pourtant tout cela est faux, absolument faux.

Non pas, bien entendu, que la femme n'ait point l'intelligence, que son sexe soit frappé d'une infériorité morale, qu'elle ne puisse pas être, comme mission et comme œuvre, malgré la faiblesse de son bras et la délicatesse de sa nature, au moins l'égale de l'homme, sinon supérieure à lui. On ne juge pas par le poids des deux métaux de valeur différente, et l'or ne se pèse pas avec l'argent. Est-ce que l'on peut établir une comparaison parfaite entre l'homme et la femme, avec la certitude de les trouver semblables, égaux et de même poids ? Et si l'homme, par une éducation quelconque ou une modification dans sa nature, ressemblait davantage à la femme, cet homme vaudrait il mieux ? Quant à la femme, lorsqu'il lui arrive parfois d'avoir quelque chose de masculin dans le son de la voix, dans l'allure, dans la tournure et dans les gestes, faut-il la trouver plus gracieuse et plus séduisante ? Et si elle perdait son exquise sensibilité, ce qui la rendra éternellement la meilleure, en aurions nous grande joie et pourrait-elle s'en féliciter ? La femme de la glèbe et du métier—de la glèbe qui appartient à l'homme et du métier devenu criminel quand il est trop dur pour la femme—n'est-elle pas plus l'esclave que la femme, et son corps lui-même ne se déforme-t-il pas comme par un châtiment immérité ? Une femme qui ressemble à un homme est laide, et l'homme qui ressemble à la femme, c'est ridicule. Que l'homme soit homme et que la femme soit femme. Tous les deux ont leurs lois, qui peuvent s'harmoniser et par lesquels les deux créatures nécessaires se rapprochent dans la vérité, dans l'alliance et dans la justice, mais non dans la parité. Que s'il importe d'améliorer ou de développer ces deux créatures créées l'une pour l'autre, se complétant l'une par l'autre, ne pouvant être l'une sans l'autre, qui sont l'origine de la famille et la famille elle-même, que ce soit dans la direction de leur nature, selon leur rôle, leur œuvre, leur part dans l'association et dans la vie. La femme ne se traite pas comme l'homme et ne s'élève pas comme l'homme. Les changer c'est les défigurer. Quand l'Eve de l'Eden, d'une grâce plus pure et plus frêle que celle de l'homme, d'une chasteté qu'un souffle ou qu'un regard peut ternir, naquit dans l'innocence et dans l'ignorance, ce fut pourtant dans le pudique et magnifique voile d'une admirable chevelure. Est-ce que la femme se bouscule, se bourrade et se coudoie comme un homme ? La vie publique, qui est la nôtre, aux champs, à l'air, par les chemins, par les rues, ici, là, partout, à tout dans la compétition, dans la lotte, dans la bataille, avec les coups que l'on donne et les coups qu'on reçoit, avec les blessures qui font mourir le plus faible et le plus délicat dans une espèce de confusion où la sociabilité cesse et devient de la promiscuité, n'est assurément pas la sienne. Il ne faut pas la désirer pour la femme, ni pour l'homme lui-même.

Est-ce à dire qu'il faille, par un retour au passé ou par une imitation asiatique, la femme esclave, servante, au gynécée, murée, emprisonnée, ignorante, n'ayant que l'utilité de la servante ou le charme de l'odalisque, point associée, point compagne et peu digne ?—Assurément non.

L'intelligence, pour la femme comme pour l'homme, est une dignité suprême, et la beauté de la femme n'est pas faite seulement des lignes admirables de son corps. Le rayon intellectuel est une splendeur au front de la femme, et si l'âme, cette divinité intérieure que les Grecs nommaient Psyché, était morne, terne ou endormie dans celle qui doit être la compagne de l'homme, le compagnon, un maître grossier et vulgaire, voudrait-il grand'chose et rayonnerait-il tout seul ? La femme, merveilleusement douée, aux facultés si riches de poésie et de tendresse, doit s'instruire, s'éclairer, apprendre, se connaître elle même, connaître ses droits, ses devoirs et sa haute responsabilité sociale. Elle a, plus que l'homme, charge d'âmes. Car l'enfant, vous le savez bien, est plus celui de la mère que celui du père, puisque c'est la mère qui donne le lait du sein, le baiser de la lèvre et toute l'affection de son cœur. Son fils est bien son fils, celui qui apprendra le sourire et la parole avec elle, celui qui, à la dernière heure, lorsque va s'ouvrir la mystérieuse porte de l'au-delà, a sur ses lèvres mourantes le nom sacré de sa mère. Et cette femme, cette compagne, cette associée égale ou supérieure mais non semblable, n'aurait-elle pas charge aussi de celui qui peut tomber par elle et qui tomberait bien souvent sans elle ? Est-ce que l'homme est bien fort, et pourquoi serait-il très orgueilleux ?

Non, en vérité, il ne faut pas la femme asservie ou humiliée. Pour remplir les devoirs supérieurs de la femme dans la famille et dans la vie, il importe d'avoir la liberté du mérite et la responsabilité de l'œuvre. Et nous savons, du reste, qu'il n'existe pas même une demi civilisation là où la femme n'est pas libre, ne pense pas, ne raisonne pas et cesse ainsi d'être responsable. La Turquie de la femme cachée, de la femme avilie et de la polygamie honteuse est-elle une civilisation ; et que font aujourd'hui, à la fin du dix-neuvième siècle chrétien, les massacres d'un Coran sans vin et d'un fanatisme abominable ? Mais la chrétienne n'est pas esclave, et la véritable chrétienne, celle qui comprend ce qui doit comprendre la pureté de la vierge, la chasteté de l'épouse, la grandeur de l'amour maternel, la dignité, l'honneur et la paix de la famille, ne peut pas, dans sa raison éclairée, dans sa foi sans aveuglement, dans l'accomplissement de ses devoirs dont elle a toute la conscience, connaître de femme qui lui soit supérieure. Quant à certains droits prétendus, plus faux que vrais, plus vains que sérieux, aussi absurdes que politiques, lui imposant peut être des devoirs contraires à ses devoirs véritables, la diminuant dans son caractère, la modifiant dans sa nature, l'amoindrissant dans le respect qui lui est dû, pour ne pas dire l'enlaidissant, la vulgarisant et la mascotisant, seraient ils bien les dons d'une générosité réelle, les témoignages d'une estime profonde et les présents d'une sagesse à laquelle on garde une éternelle reconnaissance ? Seraient ils la dernière et la plus glorieuse conquête de la liberté, comme aussi la plus haute expression et le terme définitif de la justice ? Et qui se repentirait le premier ?

S'il est des droits bien douteux comme tels, d'un ordre inutile ou dangereux, déraisonnables ou peu sages, qui sont plutôt une aberration de l'esprit qu'un corollaire de la raison et de la justice, qui appartiennent plus directement à la femme et du métier devenu criminel quand il est trop dur pour la femme—n'est-elle pas plus l'esclave que la femme, et son corps lui-même ne se déforme-t-il pas comme par un châtiment immérité ? Une femme qui ressemble à un homme est laide, et l'homme qui ressemble à la femme, c'est ridicule. Que l'homme soit homme et que la femme soit femme. Tous les deux ont leurs lois, qui peuvent s'harmoniser et par lesquels les deux créatures nécessaires se rapprochent dans la vérité, dans l'alliance et dans la justice, mais non dans la parité. Que s'il importe d'améliorer ou de développer ces deux créatures créées l'une pour l'autre, se complétant l'une par l'autre, ne pouvant être l'une sans l'autre, qui sont l'origine de la famille et la famille elle-même, que ce soit dans la direction de leur nature, selon leur rôle, leur œuvre, leur part dans l'association et dans la vie. La femme ne se traite pas comme l'homme et ne s'élève pas comme l'homme. Les changer c'est les défigurer. Quand l'Eve de l'Eden, d'une grâce plus pure et plus frêle que celle de l'homme, d'une chasteté qu'un souffle ou qu'un regard peut ternir, naquit dans l'innocence et dans l'ignorance, ce fut pourtant dans le pudique et magnifique voile d'une admirable chevelure. Est-ce que la femme se bouscule, se bourrade et se coudoie comme un homme ? La vie publique, qui est la nôtre, aux champs, à l'air, par les chemins, par les rues, ici, là, partout, à tout dans la compétition, dans la lotte, dans la bataille, avec les coups que l'on donne et les coups qu'on reçoit, avec les blessures qui font mourir le plus faible et le plus délicat dans une espèce de confusion où la sociabilité cesse et devient de la promiscuité, n'est assurément pas la sienne. Il ne faut pas la désirer pour la femme, ni pour l'homme lui-même.

Est-ce à dire qu'il faille, par un retour au passé ou par une imitation asiatique, la femme esclave, servante, au gynécée, murée, emprisonnée, ignorante, n'ayant que l'utilité de la servante ou le charme de l'odalisque, point associée, point compagne et peu digne ?—Assurément non.

L'intelligence, pour la femme comme pour l'homme, est une dignité suprême, et la beauté de la femme n'est pas faite seulement des lignes admirables de son corps. Le rayon intellectuel est une splendeur au front de la femme, et si l'âme, cette divinité intérieure que les Grecs nommaient Psyché, était morne, terne ou endormie dans celle qui doit être la compagne de l'homme, le compagnon, un maître grossier et vulgaire, voudrait-il grand'chose et rayonnerait-il tout seul ? La femme, merveilleusement douée, aux facultés si riches de poésie et de tendresse, doit s'instruire, s'éclairer, apprendre, se connaître elle même, connaître ses droits, ses devoirs et sa haute responsabilité sociale. Elle a, plus que l'homme, charge d'âmes. Car l'enfant, vous le savez bien, est plus celui de la mère que celui du père, puisque c'est la mère qui donne le lait du sein, le baiser de la lèvre et toute l'affection de son cœur. Son fils est bien son fils, celui qui apprendra le sourire et la parole avec elle, celui qui, à la dernière heure, lorsque va s'ouvrir la mystérieuse porte de l'au-delà, a sur ses lèvres mourantes le nom sacré de sa mère. Et cette femme, cette compagne, cette associée égale ou supérieure mais non semblable, n'aurait-elle pas charge aussi de celui qui peut tomber par elle et qui tomberait bien souvent sans elle ? Est-ce que l'homme est bien fort, et pourquoi serait-il très orgueilleux ?

Non, en vérité, il ne faut pas la femme asservie ou humiliée. Pour remplir les devoirs supérieurs de la femme dans la famille et dans la vie, il importe d'avoir la liberté du mérite et la responsabilité de l'œuvre. Et nous savons, du reste, qu'il n'existe pas même une demi civilisation là où la femme n'est pas libre, ne pense pas, ne raisonne pas et cesse ainsi d'être responsable. La Turquie de la femme cachée, de la femme avilie et de la polygamie honteuse est-elle une civilisation ; et que font aujourd'hui, à la fin du dix-neuvième siècle chrétien, les massacres d'un Coran sans vin et d'un fanatisme abominable ? Mais la chrétienne n'est pas esclave, et la véritable chrétienne, celle qui comprend ce qui doit comprendre la pureté de la vierge, la chasteté de l'épouse, la grandeur de l'amour maternel, la dignité, l'honneur et la paix de la famille, ne peut pas, dans sa raison éclairée, dans sa foi sans aveuglement, dans l'accomplissement de ses devoirs dont elle a toute la conscience, connaître de femme qui lui soit supérieure. Quant à certains droits prétendus, plus faux que vrais, plus vains que sérieux, aussi absurdes que politiques, lui imposant peut être des devoirs contraires à ses devoirs véritables, la diminuant dans son caractère, la modifiant dans sa nature, l'amoindrissant dans le respect qui lui est dû, pour ne pas dire l'enlaidissant, la vulgarisant et la mascotisant, seraient ils bien les dons d'une générosité réelle, les témoignages d'une estime profonde et les présents d'une sagesse à laquelle on garde une éternelle reconnaissance ? Seraient ils la dernière et la plus glorieuse conquête de la liberté, comme aussi la plus haute expression et le terme définitif de la justice ? Et qui se repentirait le premier ?

S'il est des droits bien douteux comme tels, d'un ordre inutile ou dangereux, déraisonnables ou peu sages, qui sont plutôt une aberration de l'esprit qu'un corollaire de la raison et de la justice, qui appartiennent plus directement à la femme et du métier devenu criminel quand il est trop dur pour la femme—n'est-elle pas plus l'esclave que la femme, et son corps lui-même ne se déforme-t-il pas comme par un châtiment immérité ? Une femme qui ressemble à un homme est laide, et l'homme qui ressemble à la femme, c'est ridicule. Que l'homme soit homme et que la femme soit femme. Tous les deux ont leurs lois, qui peuvent s'harmoniser et par lesquels les deux créatures nécessaires se rapprochent dans la vérité, dans l'alliance et dans la justice, mais non dans la parité. Que s'il importe

MODES PARISIENNES.

COSTUMES D'APRES-MIDI ET DE SOIREE.

La toilette de droite est en taffetas gris-perle et rose ; le corsage en grenadine rayée est garni de dentelle, de tulle et de perle.

La seconde toilette est en satin rayé bleu et blanc avec corsage en velours recouvert d'une pèlerine en point d'Angleterre.

Le troisième sujet porte une robe de diagonale ; l'empiècement du corsage et le boléro sont en velours.

La toilette du quatrième sujet est en cheviot touffu avec garniture en moire.

Souvenirs d'Italie.

UNE CANONISATION.

(Suite)

Le lendemain, ce 8 décembre si impatiemment attendu, se lève enfin dans toute la splendeur d'un ciel d'Italie. La cérémonie doit commencer à neuf heures : dès sept heures et demie, nous sommes en route pour le Vatican. La voiture contourne la colonnade du Bernin, nous dépose au pied du perron sur lequel ouvre la porte de bronze. Des gardes Suisses sont à l'entrée avec leur hallebarde, leur fraise, leur justaucorps aux raies jaunes noires et rouges, singulier costume que l'on prétend dessiné par Michel-Ange. Nous exhibons nos invitations et l'on nous laisse passer. Malgré l'heure matinale, la moitié des degrés de l'escalier royal à deux rampes, construit par le Bernin, est déjà couverte d'invités, qui attendent l'ouverture des portes. Ils arrivent par groupes de cinq, de huit, de dix. Hommes, femmes, prêtres, soldats encombrent les marches, se précipitent avec furie dès que le signal est donné. On se presse, on se coudoie, on se bousoule ; on monte l'escalier en courant : on traverse, en courant toujours, la salle royale, la salle ducale, on arrive hors d'haleine à la salle de la Canonisation, qui a à peu près cinquante pieds de largeur sur cent soixante pieds de longueur et s'élève au-dessus du portique de St Pierre. On respire une seconde, on se place à la hâte sur les bancs disposés de chaque côté de la salle pour le public. Soudain passant, le Saint-Père devrait bien faire mettre des dossiers à ses bancs. Quand on a passé six heures là-dessus sans pouvoir s'appuyer ou n'en peut plus ! Nous avons d'assez bonnes places au cinquième rang. Nous jetons un coup d'œil autour de nous. Les hommes sont en habits noirs, tenue de soirée, les femmes en robes noires, soie ou velours, la tête couverte d'un voile, mantille de dentelle qui forme une coiffure très élégante et très seyante : c'est le costume d'étiquette. Au fond de la salle le trône pontifical au-dessus duquel est répétée en lettres d'or la fameuse inscription qui orne la frise de la coupole de St Pierre : *Tu es Petrus, et super hanc Petram ædificabo Ecclesiam meam.* De chaque côté, les stalles destinées aux cardinaux, aux prélats, aux chefs d'ordres. A peu près au tiers de la salle s'élève l'autel où le Pape doit officier pontificalement. Cet autel est orné de quatre colonnes torses d'ordre composite, autour desquelles s'enroulent des guirlandes de feuilles de vigne, de grappes de raisin en bronze. La salle entière est illuminée de bougies de cire blanche : le long de la corniche supérieure ; un peu plus bas, un second cordon de lumières, puis un troisième.

Des guirlandes de fleurs et de feuillage disposées en festons sont retenues de distance en distance par des gerbes de bougies attachées elles-mêmes par des flots de rubans aux couleurs pontificales. Cette clarté douce des bougies qui ressemblent à de petites étoiles a quelque chose de poétique, de charmant, elle est bien supérieure pour l'église à l'éclat brutal du gaz ou de la lumière électrique. La tribune diplomatique, les tribunes réservées sont occupées. Les héros de la fête est français ce soir, sont donc les Français qui sont les honneurs de la séance. La marquise de Noailles, ambassadeur de France, et sa femme attirent tous les regards. La salle est comble, on entend le frémissement de la foule ; frémissement continu par le respect.

Il est neuf heures ; un silence profond se rétablit. La Garde Palatine, par son entrée, annonce l'arrivée du cortège, la Garde Noble vient ensuite, elle est composée de jeunes gens appartenant à l'aristocratie romaine et, pour la plupart, mieux pourvus d'ancêtres que d'écus, ils comptent sur leur bonne mine, sur l'élégance de leur tournure, de leur costume pour faire la conquête de quelque riche héritière anglaise ou américaine ; espoir assez souvent réalisé. Il se rangent des deux côtés de la salle ; puis, entrent processionnellement les moines, les chefs d'Ordres religieux, les abbés-mitrés, les chanoines de St. Pierre, les plus anciens portant la pèlerine d'hermine, les autres la pèlerine de petit-gris, les évêques puis les prélats de la maison du Pape, les cardinaux en grand costume, la robe de soie rouge à longue traîne ; les quatre cardinaux-princes, devant lesquels des massiers portent la couronne fermée sur des coussins de velours rouge frangés d'or. Ces cardinaux sont le cardinal-prince Bonaparte, le cardinal-prince de Schwarzenberg, le cardinal-prince de Hohenlohe, le cardinal-prince Chigi. Parmi les cardinaux, j'en remarque un dont les cheveux longs semblent être roulés en bardeaux comme ceux d'une femme. Je m'informe : c'est le cardinal de Fallous, qui a, dit on dans Rome, la manie des perruques ; il en possède une douzaine. Viennent ensuite les camériers participants et les camériers de cape et d'épée au pourpoint tailladé à la fraise de dentelle, au manteau de velours noir jeté sur une épaule, la toque est ornée d'une aigrette retenue par une agrafe en diamants. Enfin, le Pape porté sur la Sedia Gestatoria par quatre parafrenieri vêtus de dalmatiques de damas cramoisi à doubles manches dont les premières sont ajustées, tandis que les secondes, très amples et ouvertes dans toute leur longueur, tombent jusqu'à terre, des flabelli portent les éventails de plumes de paon aux cent yeux indiquant que le Pontife doit tout voir par lui-même. Sur le passage du successeur de St Pierre, la main étendue pour bénir, tous les genoux fléchissent, tous les fronts s'inclinent ; la Garde Palatine, la Garde Noble présentent les armes à ce vieillard qui représente la plus haute puissance morale qui soit au monde, puissance qui a succédé à celle de ces Césars dégénérés salués du nom de Votre Eternité, la veille même du jour où la vengeance populaire devait les faire disparaître dans les flots fangeux de la Cloaca Maxima.

Le Souverain Pontife se place sur son trône, avec la permission les discours commencent. Après avoir entendu le rapporteur de la cause de la canonisation, celui qu'on appelle l'avocat du diable cherche, pour s'opposer à l'admission du Bienheureux Labre parmi les Saints des prétextes qui sont victorieusement refutés par le Rapport-or de la cause. Le Pape, après avoir écouté les longs plaidoyers des deux parties, déclare dans un discours éloquent que la cause est entendue, que le Bienheureux, par sa vie toute sainte par l'éclat de ses miracles a mérité d'être placé sur les autels et après avoir donné sa bénédiction, il entonne l'hymne triomphal du Te Deum repris en chœur par tous les dignitaires présents. A cet instant, les trompettes d'argent se font entendre ; les musiciens, placés sur une étroite estrade au-dessus de la porte d'entrée, sont invisibles : on dirait une musique céleste. Les cloches de St Pierre sonnent à toute volée ; celles de toutes les églises de Rome leur répondent, par une singulière coïncidence, les soldats du roi Humbert commencent en ce moment leurs exercices, et le canon du château St-Ange mêle sa voix tonnante au chant joyeux des cloches, à l'harmonie des trompettes d'argent ; aux accents de la voix humaine rendant gloire à Dieu. C'est un spectacle sublime dont ne peuvent se faire une idée ceux qui n'y ont pas assisté. Il est plus de midi : la chaleur est devenue étouffante, le cardinal Mertel se trouve mal ; on lui fait respirer des sels, on l'aide à se retirer. A soixante-quinze ans on supporte moins facilement le poids des vêtements pontificaux.

Assisté de deux cardinaux le Pape monte à l'autel, la messe papale commence. A l'élévation les tambours battent aux champs, les soldats présentent les armes ; une religieuse émotion agite tous les cœurs. La messe s'achève ; de nouveau nous recevons la bénédiction papale. Léon XIII s'agenouille ensuite devant l'autel sur lequel a été placée l'image du nouveau saint ; il prie quelque temps, puis se retire, précédé et suivi de son cortège. Dans la journée il ira prier au tombeau de St-Pierre ; la Basilique, dont les portes seront fermées communique avec son palais ; pour s'y rendre il n'aura donc point à quitter l'enceinte vaticane. J'ai donc vu ce Pontife dont l'élection m'a causé tant de joie ; j'ai vu le visage ascétique éclairé par deux grands yeux noirs profonds de cet diplomate, objet du respect des Protestants aussi bien que des Catholiques, je me réjouis de penser qu'il justifiera la devise : *Lumen in Cœlo* que lui attribue dit-on une ancienne prophétie.

Il est trois heures ; nous descendons l'escalier royal plus facilement que nous ne l'avons monté, et retrouvant notre voiture, nous revenons à la Villa Lante emportant dans le cœur d'inoubliables souvenirs.

GUY DE MORANT

LEÇONS D'ESCRIME.

Un professeur d'escrime demande des élèves, dames, messieurs ou enfants. Se rendrait à domicile. Ecrire au bureau du journal aux initiales J. M. 13dec—1m

C. LAZARD &O C., LTD.

LES ANCIENS ET POPULAIRES

Marchands de Vêtements Confectionnés D'ARTICLES DE TOILETTE ET DE CHAPEAUX.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Coin des rues Canal et North Peters.

15 nov—Dim Mar Jeu Sam

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leur articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche

Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilets de la rue du Canal, 2me étage

nov 22—1 an—mar jeu dim

DEUX MAGASINS **631 A 635 RUE DU CANAL**

VOYEZ

Notre immense Stock de Diamants, Pierres précieuses, Joaillerie fine, Montres, Pendules, Argenterie et Objets d'Art, avant que vous pensiez à acheter ailleurs. Quand vous aurez vu l'excellente qualité et les prix réduits c'est très probable que vous achèterez avec nous. Nous vous offrons assurément toutes les chances possibles. M Jules Météyé prendra un grand plaisir à vous montrer nos magnifiques marchandises, que vous achetiez ou non. Souvenez-vous des Deux Grands Magasins de

A. M. HILL.

NOUVEL HOTEL ST-CHARLES DEUX MAGASINS

CE SONT LES MEILLEURS

STEINWAY
KNABE
SCHMER
MEHLIN
BEHR
FISHER
SHONINGER
PLEYEL
KROEGER

PIANOS

Et par conséquent les plus durables et les meilleurs marchés. Ne pouvant s'acquérir que de la bonne et vieille maison de

GRUNEWALD.

715 RUE DU CANAL.

24 jan—1 an

L'APPARENCE D'UN PIANO

N'a rien à faire avec son timbre. Les bons ébénistes font tous les pianos avoir l'air d'être bons.

LES PIANOS

WEBER, EMERSON -:- et HARDMAN

Sont vendus selon leur valeur. Leurs qualités de son parfait, de touche délicate et durable, leur donnent la place d'honneur dans plus de 150 000 résidences.

JUNIUS HART, 1001 rue du Canal.

1er sept—1 an—dim mar jeu

L. MONROSE,

Feu, Marine, Cyclone. **Agent Général d'Assurances,** No 30 Rue Carondelet

Représente Commercial Union Assurance Co., Limited, Londres. The Greenwich Insurance Co., New York. London Assurance Corporation.

1er sept—1 an

COMPAGNIE D'ASSURANCES **PHŒNIX** DE HARTFORD CONN.

Actif, valeur réelle..... $3,820,322

Pertes réglées à la Nouvelle-Orléans, ainsi que le font les Compagnies locales

WM. M. REILLEY & CO., Agents pour l'Etat

307 RUE CARONDELET—TELEPHONE 239.

23mai95—1an

moi, qu'un mariage était impossible entre nous ; et, cependant, fort religieuse, elle désira que notre union reçût une bénédiction de Dieu. Cela n'avait rien de régulier ; mais cela calmait son scrupule.... Dans ce monde, il ne faut pas demander aux gens plus qu'ils ne peuvent vous donner. Je ne pouvais donner mon nom à Marie, je lui ai donné le bonheur d'abord, une situation maintenant ; et je suis certain qu'elle aura accepté avec reconnaissance.

—C'est ce qui te trompe ! Cette demoiselle, que tu juges si désintéressée et qui l'est peut-être en amour, redevient éminemment pratique quand il s'agit d'argent....

—Cinquante à soixante mille roubles n'ont pas suffi ?....

—Pas même soixante-quinze !

Et, légèrement anxieux, Wilhem ajouta :

—J'ai dû en promettre cent.

Michel ne se troubla pas plus que s'il les avait perdus au jeu.

—Tu les donneras, dit-il ; il faut savoir être large en ce monde. Et, après tout, j'aime peut-être mieux cela ; cela me met plus à mon aise vis-à-vis d'elle. Elle a donc traité les choses en femme d'affaires ?

—Un banquier n'aurait pas été plus catégorique, affirma Kreuzberg très tranquillement, et j'ai consenti, tout de suite, prévoyant avec quelle générosité tu ratifierais ma décision. il est vrai que grâce à cela, j'ai pu obtenir de Mlle de La Mothe-Ardent une lettre qui dissiperait tous tes scrupules, s'il t'en restait encore.

—Une lettre ! Donne !

Kreuzberg prenait dans sa redingote un gros portefeuille et, d'une poche à secret, retirait une enveloppe qu'il tendit à Michel.

Et celui-ci lut, tremblant un peu :

"Monsieur le prince Michel Serenoff."

—C'est bien son écriture, un peu relevée, si énergique, si aristocratique....

—Allons, allons ! voilà que tu t'attendris de nouveau !

—Mais non, morbleu, te dis-je ! Mais parce qu'on a cesser d'aimer une femme, doit-on oublier ses qualités ? Et celle-ci était de grande lignée quoi que tu en dises, et jusqu'au bout des ongles. Du reste, vous ne vous êtes jamais compris, l'un l'autre ! Antipathie de race, probablement. Toi, tu persistes à ne voir en elle qu'une aventurière, et elle, se refusait à comprendre le dévouement, l'attachement dont tu nous a donné tant de preuves !

—C'est que tu persistes à vivre dans un roman et que moi je ne connais que la réalité. Lis cette lettre, d'ailleurs.

Le prince ouvrit l'enveloppe et lut à haute voix :

"Mon cher prince,

"Puisque vous en avez décidé ainsi, je me résigne à ne plus être rien pour vous ; et je m'engage à ne plus vous importuner de récriminations aussi indignes de moi que de vous...."

—Eh, eh ! fit Michel avec un mouvement d'orgueil, sais tu que ça ne manque pas de crânerie, ce début ?

—Elle était plus calme en l'écrivant que toi en la lisant....

—C'est donc sous tes yeux ?....

—Dame ! Nous faisions un marché. Comptant, comptant. J'ai promis les cent mille roubles en ton nom ; elle a eu confiance en ma parole, en la tienne plutôt, représentée, il est vrai, par le petit papier timbré que tu sais....

Le prince tira précipitamment cinq ou six bouffées de son cigare.

—Bref, dit-il elle a écrit sans hésiter ?

—Sans trembler et sans raturer un mot. La gaillarde a du nerf !

—Je t'en prie, garde ces expressions-là pour toi.

Et Michel reprit la lecture de la lettre ; mais, tout de suite, sa voix ne fut plus qu'un bredouillement ; et les lignes suivantes ne dépassèrent pas ses moustaches :

"Je conserve notre fille ; c'est ce que je désirais par-dessus tout. Vous me prouvez, en l'abandonnant, que vous n'avez pas un cœur de père ; je ne puis donc pas m'étonner que votre amour ait eu si peu de consistance."

Du reste, Kreuzberg, qui jugeait ce passage comme le seul dangereux à laisser entendre, s'était levé et marchait en grognant, en toussaillant.

Et, se plaçant derrière le prince et mettant le doigt sur ce point de la lettre, il prononçait avec son gros rire :

—La phrase obligatoire : des sottises, n'est ce pas ? Tu devais bien t'y attendre.

Le prince mordit un instant sa belle moustache blonde.

Et ce fut Kreuzberg qui acheva, très haut, la lecture de la lettre dont la suite n'offrait plus rien de périlleux.

—"Grâce à ce sacrifice....."—le fait est que cent mille roubles, c'est un joli morceau—"grâce à ce sacrifice, qui rend mon avenir possible, je consens à tout ce que vous désirez : je n'essaierai jamais de vous revoir, je ne retournerai jamais en Russie, et je reconnais de parfaite bonne foi que la bénédiction que nous avons reçue à notre départ de Novograd n'avait rien de régulier, ne nous engageait nullement pour toute notre vie, et que je ne l'ai jamais considérée que comme une sorte de bénédiction de nos fiançailles. J'espérais alors que nous parviendrions à vaincre l'obstination de votre mère.... Mais j'aime mieux ne